

COMPTES RENDUS — BESPRECHUNGEN

DEUX LIVRES SUR LA TRANSYLVANIE

Le nom de la Transylvanie, ce coin éloigné de l'Europe Centre-Orientale, n'est pas tout à fait inconnu aux lecteurs occidentaux. Les conflits politiques hungaro-roumains des dernières dizaines d'années, qui ont éveillé l'intérêt de l'opinion publique française, n'avaient presque pas d'autre point de départ que cette contrée. — Ce fut surtout du côté roumain qu'une littérature polémique propagée en quantité considérable tenait constamment en éveil l'intérêt de l'étranger. De la part des Hongrois, la lutte ne fut pas poursuivie avec tant d'ardeur. Le nombre de nos publications destinés à l'étranger est beaucoup plus restreint. Par contre, ou justement pour cela, il se présenta plus d'occasion d'un travail sérieux, de tout autre genre, plus profond et plus intime, où les auteurs hongrois s'efforcèrent, avec une entière sincérité objective, de tirer au clair, pour eux-mêmes aussi, les problèmes concernant la Transylvanie.

Pendant longtemps ce travail tenace et approfondi resta sans être soumis à l'opinion de l'étranger. Loin des buts de la politique et du flottement des intérêts momentanés, il se poursuivit avec une méticulosité scientifique. Avant de captiver l'attention de l'étranger, le premier but fut d'éclaircir les problèmes pour les savants et le public hongrois. Il en résulta une sorte d'isolement qui, quoique fondé sur des principes honorables, ne manqua pas d'avoir des conséquences néfastes. La langue hongroise étant peu connue à l'étranger, les résultats des recherches hongroises scientifiques restaient presque inaccessibles aux autres nations européennes. De nos jours on désire de plus en plus vivement de combler ces lacunes fâcheuses qui, de fait, ont déjà provoqué tant de désagréables méprises et malentendus. Peu à peu on prend l'habitude de résumer les résultats des ouvrages scientifiques remarquables en une langue de diffusion mondiale, en général dans celle que les spécialistes intéressés de l'étranger comprennent le mieux. Il n'est pas rare que certains livres ou essais soient traduits tout entiers en une langue étrangère. A cet égard une tâche importante échoit à l'AECO, qui, de-

puis sa fondation, a permis aux étrangers de prendre connaissance de plusieurs études de grande importance.

En ce qui concerne la Transylvanie, l'étranger n'a pas encore vu d'ouvrage qui lui aurait exposé tout ses problèmes du point de vue hongrois. Du côté roumain non plus, il n'y avait pas eu de tentative de ce genre, c'est-à-dire ce qui a été fait, n'a pas donné de résultats satisfaisants. Il est évident qu'il n'y a là aucun sujet d'étonnement, car l'étude de ces questions, même on les considère une à une, représente une tâche ardue, et une synthèse de ce genre se heurte à tant de difficultés qu'un seul homme ne saurait en venir à bout. Sans parler des problèmes politiques, plusieurs controverses se présentèrent quant à l'histoire de la Transylvanie et sa situation actuelle. Afin de les exposer, au moins dans leurs grandes lignes et les tirer au clair d'une façon satisfaisante et avec une sûreté scientifique, il eût été nécessaire le travail de plusieurs dizaines d'années de toute une série de spécialistes. Néanmoins les savants hongrois ont surmonté tous les obstacles, et dernièrement on a enfin exposé en plusieurs langues étrangères, une partie des conclusions ils ont abouti.

Tout récemment deux gros volumes concernant la Transylvanie ont paru en langue allemande. L'un, rédigé par M. Eméric L u k i n i c h, sous le titre de „Die Siebenbürgische Frage. Studien aus der Vergangenheit und Gegenwart Siebenbürgens" est le tome 24. de l'„Ostmitteleuropäische Bibliothek" (Etudes sur l'Europe Centre-orientale) dans l'Édition de l'Institut pour l'Histoire de l'Europe Orientale à l'Université P. Pázmány de Budapest. L'autre, publié sous forme d'album dans une édition de luxe par la Société Historique Hongroise, en langues hongroise, allemande et italienne, porte le titre de „Erdély". Ces deux grands ouvrages se ressemblent sur de nombreux points: tous les deux résument les résultats définitifs des recherches faites pendant plusieurs dizaines d'années par des spécialistes hongrois. Le sujet qu'ils traitent a également quelque similitude, puisqu'ils se sont tous deux assigné le but d'esquisser l'évolution de la Transylvanie. Néanmoins ils mettent en lumière les différents aspects de cette grande matière cohérente de sorte que leur répartition et leur ordre intérieur, malgré bien des points de contact, restent très différents. Le premier, „Die Siebenbürgische Frage (La question transylvaine) comme l'indique son titre, expose les points controversés qui se présentèrent quant à l'évolution, l'histoire et la situation actuelle de la Transylvanie. Le livre répond à des questions qui doivent leur actualité au fait que les spécialistes hongrois et roumains en ont une opinion différente. Telles qu'elles se posent ici, ces questions pivotent autour des axes suivants: a) au point de vue historique, on a à examiner le peuplement de la Transylvanie, l'établissement des Hongrois dans cette contrée, l'origine du peuple roumain et son expansion en Transylvanie, et enfin, les rapports historiques de la Transylvanie avec la vie des Hongrois et des Roumains. b) Par rapport

aux problèmes actuels, on doit envisager les conditions nationales et économiques du territoire de la Grande Roumanie, de même la situation de la Transylvanie et des minorités transylvaines.

„Die Siebenbürgische Frage” traite et éclaire ces questions dans dix essais émanant de la plume de dix spécialistes hongrois. Ces essais sont réunis dans un volume d'environ 400 pages.

Dans une brève introduction le rédacteur explique ce qu'il faut entendre par la notion: „Question transylvaine” qui figure dans le titre. Au moyen âge, la Transylvanie était une partie intégrante de la Hongrie, son nom n'étant qu'une notion géographique. Ce ne fut qu'au XVI^e siècle que ce nom prit une signification politique lorsque, au cours de l'expansion turque, la Transylvanie se détacha du territoire occidental hongrois pour s'ériger en principauté indépendante. A cette époque-là, la tendance à se rattacher à la Mère-Patrie était constante — ceci représente d'ailleurs la question transylvaine aux XVI^e—XVII siècles, — mais les résultats ne s'en manifesteront que bien plus tard. Ceci n'a en soi rien d'étonnant si l'on pense qu'à cette époque la nation hongroise était extrêmement affaiblie par ses luttes séculaires contre les Turcs, et qu'elle était, par surcroît, en lutte constante pour la sauvegarde de ses droits contre les souverains d'origine habsbourgeoise qui ne veillaient, pour ainsi dire, qu'à leurs intérêts d'État. Finalement la Transylvanie se rattacha à la Mère-Patrie, mais sur on sol un nouveau problème apparut: l'élément ethnique roumain de Transylvanie, parallèlement au développement des idées nationales du XIX-ième siècle, s'opposa de plus en plus fermement position à tout ce qui était hongrois. Ces aspirations furent couronnées de succès à Trianon et depuis ce furent les Hongrois qui devinrent une minorité en Transylvanie. Le problème transylvain prit donc un sens nouveau signifiant une des questions vitales de la Grande-Roumanie: l'organisation du territoire nouvellement acquis et la situation de ses éléments ethniques.

L'évolution de la question fixe l'ordre des études. C'est d'abord M. Louis Tamás, qui nous fait connaître, sous une forme succincte, les conclusions des recherches particulièrement fructueuses qu'il poursuit depuis longtemps avec tant de zèle sur le développement du peuple et de la langue roumains. Ensuite, Eugène Darkó esquisse l'occupation de la Transylvanie par les Hongrois, décrivant en même temps comment les Roumains, se dirigeant vers le Nord en venant des Balkans, sont arrivés à la fin du moyen âge sur les territoires extrêmes de la Transylvanie, territoires que les Hongrois n'avaient pas encore occupés. Ces deux études servent de préambule aux autres études qui sont consacrées à l'évolution de la question transylvaine. M. Nicolas Mester fait connaître dans deux articles le sort de la Transylvanie sous ses princes indépendants, puis sous les rois hongrois d'origine habsbourgeoise. Pour terminer, M. Zsombor Szász fait la description

minutieuse des événements relatifs à la création de la Grande-Roumanie et nous conduit ainsi jusqu'à l'état actuel de la question. Dans une de ces études M. André Rónay nous donne une excellente vue d'ensemble des conditions géographiques et statistiques de la Grande-Roumanie, examinant la caractère de la Transylvanie qui est tout différent de celui des autres régions roumaines et démontrant ces relations fondamentales qui existent entre les conditions géographiques et la vie humaine. Dans une autre étude il esquisse la situation géographique de la Transylvanie dans le cadre de la Grande-Roumanie. M. Ladislas Fritz nous parle des conditions de droit politique des Hongrois de Transylvanie vis-à-vis l'Etat roumain et à l'Administration publique. Eugène Darkó rend compte du caractère de la situation culturelle de la minorité hongroise et dans un article à part il démontre l'effet défavorable de la réforme agraire roumaine sur la vie de l'Eglise hongroise, qui est restée même pendant cette époque le seul bastion de notre civilisation.

Les études portent dans leur extérieur même les marques d'une documentation scientifique, présentant leurs données dans la partie historique sous forme de renvois. On y a ajouté, dès s'il s'agit de questions actuelles, des tableaux statistiques détaillés. Leurs résultats méritent non seulement l'attention de l'étranger, mais aussi celle du public hongrois qui est mieux renseigné sur ces questions.

L'„Erdély”¹ se propose des buts plus vastes encore, Cet ouvrage désire faire connaître d'une manière générale la vie de la Transylvanie, son sort historique, la place qu'elle occupe dans le cadre de l'évolution universelle de la Hongrie, de la Roumanie et de l'Europe, tout en répartissant l'ouvrage selon des points de vue différents. La matière est donc très riche et les études doivent embrasser une foule de problèmes. L'accomplissement de ce travail ardu n'était possible qu'en totalisant les résultats de toute une série de recherches laborieuses. La science hongroise a fait son devoir, les résultats partiels se trouvaient prêts, et maintenant ils sont présentés simultanément aux lecteurs hongrois et au public étranger, donnant un aspect d'une richesse sans égale au passé et au présent de la Transylvanie.

Les deux premières études nous font apparaître les problèmes transylvains sous une perspective plus vaste. La Transylvanie elle-même, est unie, mais elle fait partie, et sa géographie et par son histoire, d'une unité plus grande: l'unité hongroise. Celle-ci est éclaircie dans l'article émanant de la plume du Comte Paul Teleki (La place de la Transylvanie en Hongrie et en Europe) par des méthodes géographiques au sens le plus profond du mot, c'est-à-dire par des méthodes qui nous font voir les rapports intimes entre la vie humaine, le milieu et les conditions locales. Cette étude est suivie d'un aperçu

¹ Paru aussi en allemand et en italien.

historique de M. Valentin H ó m a n sur la mission européenne de la Hongrie, aperçu qui nous donne des idées claires sur ce travail organisateur millénaire qui a permis aux Hongrois de créer une vie européenne dans ce pays danubien et d'en faire le dirigeant naturel de cette contrée.

L'histoire proprement dite de la Transylvanie est introduite par l'article de M. André A l f ö l d i sur les Daces et le sort de leur pays sous la domination romaine. Après cette domination, les flots agités des grandes migrations des peuples y ont balayé toute trace d'une vie civilisée. Les Hongrois, lorsqu'ils y firent leur apparition, avaient à refaire tout le travail de la civilisation. Parmi les peuples vivant actuellement sur le sol transylvain, ce furent les Sicules qui y arrivèrent les premiers. Au cours de son histoire, ce peuple était toujours considéré comme une partie des Hongrois, mais à l'origine c'était probablement un fragment de quelque peuplade proche parente et d'organisation turque. Les Hongrois avaient confié aux Sicules la défense des frontières orientales, et c'est ainsi qu'ils acquièrent leur résidence actuelle dans les bassins du Sud-Est des Karpathes. Etant les premiers occupants de ce pays, leur habitat s'étendait à l'origine au-delà des frontières d'aujourd'hui, occupant même l'autre versant des Karpathes beaucoup plus tôt que les Roumains qui, partis de la Péninsule Balkanique, se dirigeaient vers le Nord. M. Valentin H ó m a n traite des Sicules dans un article spécial et ensuite M. Elemér M á l y u s z donne des renseignements détaillés sur l'occupation de cette contrée par les Hongrois. Au X^e siècle, le peuple hongrois pénétra en Transylvanie et y conquit les parties qui répondaient le mieux à ses exigences de vie. Pendant les dizaines d'années qui suivirent, on occupa, pour des raisons stratégiques, les Karpathes, ces frontières naturelles de l'Est de la Transylvanie, sans créer pourtant d'établissement dans les régions montagneuses et couvertes de forêts trop denses qui ne convenaient pas à la manière de vivre des anciens Hongrois. On y établit plus tard des étrangers, surtout des Allemands et plus tard encore, dans les pays montagneux, des Roumains. M. Béla P u k á n s z k y résume l'histoire des Allemands de Transylvanie et M. Louis T a m á s celle des Roumains. La partie de l'oeuvre qui nous expose l'apparition des trois éléments ethniques (Hongrois, Allemands et Roumains) formant la population de la Transylvanie et leur rôle dans la constitution de la vie de ce pays se termine par l'article de M. Etienne K n i e z s a sur les noms de lieux de la Transylvanie. La plupart de ceux-ci sont d'origine hongroise, ce qui, outre le témoignage des documents d'archives et des autres sources, suffit à prouver que ce furent les Hongrois qui placèrent la Transylvanie dans le courant de la vie civilisée.

La première grande question de la Transylvanie hongroise se pose sous la domination turque, quand elle fut séparée de force de la Mère-Patrie. Cependant sa force vitale lui épargna la catastrophe

et, au milieu de tant de menaces extérieures et de difficultés intérieures elle a su conserver son indépendance et son caractère hongrois jusqu'au moment où elle put enfin redevenir une partie intégrante de la Sainte Couronne hongroise. L'époque des luttes de la principauté indépendante nous est présentée dans l'étude de M. Eméric Lukinich, la formation de sa vie constitutionnelle et législative dans l'article de M. François Eckhart. MM. Joseph Deér et André Tóth s'occupent de la situation juridique et de la position sociale des nationalités en Transylvanie. Au temps même de son indépendance, la Transylvanie faisait partie de l'évolution hongroise; son propre développement l'y avait définitivement attachée. A ce moment-là les Etats roumains ne pouvaient encore formuler des prétentions sur elle; à peine sortis de la suzeraineté hongroise, ils furent soumis à la domination des Turcs qui étouffa pour longtemps toute activité indépendante. Les relations des débuts de la vie des Etats roumains avec la Hongrie nous sont présentées par M. Louis Elekes. Suivent deux parties fort importantes de l'histoire intérieure de la Transylvanie: son évolution économique (esquissée par M. Eugène Berlász) et le développement de son folk-lore (exposé par M. Charles Viski). Toute une partie spéciale a été consacrée au développement culturel de la Transylvanie. M. Tibor Gerevich y présente l'art transylvain, M. Ladislav Makkai la littérature, M. Joseph Fitz l'histoire des livres transylvains, M. Alexandre Imre le développement de l'enseignement secondaire et M. Louis Tamás démontre d'une façon intéressante que dans la civilisation roumaine ce fut l'influence transylvaine, plus exactement l'influence hongroise qui signifiait le premier pas vers l'Occident.

La dernière partie du volume rend compte des 20 années de la domination roumaine. On fixe l'attention avant tout sur la Transylvanie hongroise et le sort des Hongrois transylvains sous le nouveau régime; mais ici aussi les articles donnent une large perspective de la vie transylvaine non seulement sous ses rapports hongrois mais sous d'autres rapports également. M. André Rónai nous parle dans son article du changement de domination et de la situation qui en découla, dans un autre article il expose les conditions économiques de la Transylvanie. M. Alois Kovács traite la situation des nationalités, M. Alexandre Makkai esquisse le tableau de la société de la Transylvanie et pour terminer, M. Ladislav Makkai examine l'évolution de la littérature hongroise sous la domination roumaine.

Comme nous l'avons déjà dit, les auteurs de „Erdély" ont traité une matière vraiment énorme par un travail en commun qu'ils présentent maintenant aux lecteurs dans un résumé succinct et sous une forme facile à lire. Pour pouvoir traiter cette matière de la façon décrite, il a fallu que les résultats, après s'être clarifiés et cristallisés, grâce à de longues années de labeur, prennent sous la plume des auteurs une forme définitivement simplifiée. Si les collaborateurs, au lieu de se

borner à l'essentiel, avaient exposé en détail leurs considérations, leurs réflexions mille fois reprises et ces recherches qui les conduisaient de document en document, de donnée en donnée, pour aboutir enfin, après une pondération de toutes les possibilités, à leurs conclusions, ils auraient pu remplir de leurs résultats non seulement un volume, mais toute une bibliothèque. Mais si intéressants que puissent être pour les spécialistes ces résultats, on ne saurait souhaiter que l'étranger y attache le même intérêt intense. Par cette présentation concise, au contraire, ils auront certainement éveillé l'intérêt des couches les plus gardes. En Hongrie, par exemple, ce n'est pas seulement un petit groupe d'érudits qui se sert de ce livre, mais il est apprécié également par un public très grand. Bien que cela paraisse étrange, c'est un fait que cette oeuvre profonde et volumineuse est un des grands succès des librairies en 1940.

„Erdély" ne donne qu'un avant-goût du travail intense qui, en Hongrie, avait été mis en oeuvre concernant la Transylvanie et qui, au cours des années suivantes, peut compter sur un élan plus grand encore. Après le rattachement d'une partie de la Transylvanie, ce travail pourra être poursuivi sur place et sera sans aucun doute des plus fructueux. Jusqu'ici il était confié aux personnes qui s'y intéressaient, mais désormais il sera placé dans le cadre d'une institution. Le premier institut organisé au sein de l'Université hongroise de Kolozsvár, réouverte après plus de 20 ans de silence forcé, est un Institut de Recherches de vaste envergure qui a pour but de continuer le développement des résultats acquis jusqu'à présent et d'éclairer tous les aspects des problèmes transylvains. Après de telles prémisses il n'est guère douteux que, si jusqu'ici les efforts isolés de quelques chercheurs nous ont pu donner des synthèses aussi précieuses que „Die Siebenbürgische Frage" et „Erdély", dès maintenant le zèle de nos spécialistes, soutenu par cet Institut et aidé par l'exploitation des matériaux trouvés sur place, enrichira de nouvelles contributions nos connaissances relatives à la Transylvanie.

Louis Elekes.

EMERICH MADÁCH: *Čovekova tragedija*. Preveo s madjarskog dr. Svet, Stefanović. Beograd, 1940. S. B. Cvijanović. 168 S. 8^o.

Zur Zeit, wo die ungarisch-südslavischen politischen Verbindungen sich freundschaftlich gestalten und der Kulturaustausch immer reger wird, konnte es keine glücklichere Idee geben, als das repräsentativste Produkt der ungarischen Literatur, das Kunstwerk von Madách serbisch wieder erscheinen zu lassen und dazu in einer dessen würdigen Form. Die Veröffentlichung dieses großen ungarischen Klassikers in serbischer Sprache ist die direkte Fortsetzung einer auf eine lange Vergangenheit zurückblickenden literarischen Tradition. Ungarn hatte nämlich in der Vergangenheit eine entscheidende Rolle in der Entwick-

lung der neuzeitlichen serbischen Kultur und die Meisterwerke unserer Literatur dienten den serbischen Schriftstellern immer in erster Reihe als Musterbilder. Sobald die serbische Literatur ihren engen religiösen Boden verläßt, um sich zu verweltlichen und farbenreich zu werden, meidet sie auch allmählig die zu strenge Nachahmung deutscher Muster und entwickelt sich selbständig. Die Erhebung der serbischen Literatur auf ein europäisches Niveau fällt in der ungarischen Literatur mit der Blütezeit des Nationalklassizismus zusammen. So ist es also zu verstehen, daß in diesem Zeitalter der sich emporschwingenden jungen serbischen Literatur die ungarischen klassischen Dichter und Schriftsteller, Arany, Madách und Jókai ihre Musterbilder werden. Einer der hervorragendsten und beliebtesten serbischen Dichter im vorigen Jahrhundert, der in Südungarn geborene Jovan Zmaj-Jovanović war als erster bestrebt die ungarische Literatur populär zu machen. Er übersetzte sehr viele Gedichte von Arany und Petöfi und gab manche so kunstvoll in seiner Muttersprache wieder, daß sie echte serbische Volkslieder wurden, wie z. B. Petöfi's Gedicht: *Falu végén kurta kocsmá*. Ebenfalls ihm verdankt die serbische Literatur die sehr gelungene Übersetzung der Toldi-Trilogie von Arany, über welche schon die zeitgenössische Kritik das Urteil fällte, man merke nicht, daß sie eine Übersetzung sei.

Jovan Zmaj-Jovanović war auch Madách's erster serbischer Übersetzer. Im Jahre 1889 ließ er seine Übersetzung erscheinen, mit welcher er aber einen viel geringeren Erfolg hatte, als mit seinen anderen Übertragungen. Der an das Drama nicht gewohnte Dichter konnte die gedrängte Kürze von Madách's Sprache nicht wertschätzen und verlängerte die Verszeilen, wodurch das ganze Werk weitschweifiger wurde. Er gab sozusagen nicht eine Übersetzung, sondern eine Paraphrase. Die „Tragödie des Menschen“ konnte in dieser Form auch nie populär werden. Aber in diesem Zeitalter erfreute sich auch Madách noch nicht eines derartigen Weltrufes, wie heutzutage.

Die mit dem Weltkrieg getrübe ungarisch-serbischen politischen Beziehungen verursachten auch beim Kulturaustausch eine Unterbrechung. Die serbische Einwohnerschaft von Südungarn schloß sich Jugoslawien an und dadurch verlor die serbische Literatur ihre unmittelbare Verbindung mit der ungarischen Kultur. Was von der ungarischen Literatur nach Belgrad gelangte, war nicht das Produkt des eigentlichen ungarischen Volkstums, sondern die Tätigkeit von einigen, nur auf Export arbeitenden Dichtern, welche damals Mode waren, wie F. Molnár, R. Erdön usw. Es war also natürlich, daß diese Werke von der älteren serbischen Generation diejenigen, die noch die ewigen Werte der ungarischen klassischen Literatur kannten, für die neuere ungarische Literatur nicht gewinnen konnten, die jüngere serbische Generation stand dagegen dem neuen Ungarn sozusagen ganz unorientiert gegenüber. Im traurigen Zeitalter dieser ungarisch-serbi-

schen geistigen und seelischen Entfernung suchte das dem Minoritätenschicksal anheimgefallene Ungartum die Kulturverbindungen von neuem herzustellen. An diese Epoche fällt die zweite Madách-Übersetzung, welche vom Serben V. Jankulov stammte und bereits nach den Kriegsjahren fertig war, aber erst 1938 erschien. Jankulov befaßte sich mit Madách's Werk gewiß mit der Absicht eine bessere Übersetzung zu geben, als die des Zmaj-Jovanović. Das ist ihm aber leider nicht überall gelungen. Abgesehen davon, daß die Originalzeilen auch er mit einigen Silben ergänzte und so an meisten Stellen statt Übersetzung eine Paraphrase schuf, ist der größere Fehler des Werkes, daß er das ganze Drama nur von der religiösen Seite her in Betracht nahm, was übrigens zu verstehen ist, wenn wir in Betracht ziehen, das der Übersetzer eine hohe geistliche Würde bekleidet. Dieser einseitigen Auffassung entsprach sein ganzer Stil. Er sucht die erhabenen Ausdrücke, will alles in die sphärischen Form der Hymne zu erheben und überhäuft seinen Text mit der Kirchensprache entlehnten Archaismen. Zweifellos sind jene Partien am gelungensten, in welchen der ursprüngliche Text dazu eine Möglichkeit bietet, wie z. B. der Engelchor usw. Aber diese Auffassung hält nicht stand, wo die Helden des alltäglichen Lebens miteinander in abgebrochenen Sätzen disputieren. An Stelle der dramatischen Lebendigkeit des originalen Werkes tritt auch bei ihm, wie bei seinem Vorgänger, die epische Breite, die ruhige Erzählung, oder der Hymne Schwung. Wie aner kennenswert auch Jankulov's Bestreben ist, bedeutet sein Werk im Vergleich mit Zmaj-Jovanović's Übertragung keinen Fortschritt.

Eben der Misserfolg des Werkes von Klearch veranlaßte den berühmten serbischen Dichter und Übersetzer, Svetislav Stefanović, den sonst auch nähere Verwandtschaft an das Ungartum knüpft, jetzt schon als Dritter das Madách-Werk in die Hand zu nehmen. Stefanović ist ein Repräsentant der modernen serbischen Literatur, seine feintönige Lyrik sichert ihm auch in europäischer Relation eine vornehme Stelle. Nicht nur als Dichter, sondern auch als Gelehrter konnte er sich Anerkennung verschaffen. Seine auf Grund sehr gründlicher Kenntnisse veröffentlichten literarhistorischen Studien bezeugen besonders eine sehr ernste Vertiefung auf dem Gebiete der mittelalterlichen vergleichenden Legendenforschung. Im Zusammenhange mit diesen wissenschaftlichen Untersuchungen erschien er auch mehrmals bei uns, besuchte öfters unsere Bibliotheken und wurde in seiner Heimat zugleich ein begeisterter Verbreiter der ungarischen wissenschaftlichen Literatur, besonders unserer ethnographischen Forschungen. Aber Stefanović ist ebenfalls auch einer der berühmtesten Übersetzer der heutigen serbischer Literatur. Ihm hat seine Nation die in der Ausgabe der Belgrader Akademie erschienene vollständige Shakespeare-Übersetzung zu verdanken, aber er übersetzte auch viel von Gothe und von anderen

großen Gestalten der Weltliteratur. Nach langer Übung machte er sich mit hervorragendem Stilsinn und vielseitiger Gewandtheit an die Übersetzung von Madách's Werk. Im Vorworte der Übersetzung konnte er also mit Recht sagen: „Meine Übersetzung, von der einige Szenen schon früher erschienen, wurde nach solchen Grundsätzen verfaßt, welche mir bei meiner Shakespeare-Übersetzung maßgebend waren und zugleich mit dem Ehrgeiz — und das ist vielleicht nach so vielen Shakespeare-Übersetzungen nicht übertrieben — diesem wahrlich großen poetischen Werke, auf das die ungarische Literatur so stolz sein kann, die endgültige und dem Original gleichwertige Übersetzung zu geben.“

Wir können ruhig behaupten, Stefanović sei sein Bestreben vollkommen gelungen. Das Werk ist vom Anfang bis zum Ende eine würdige Übertragung des Originals. Als bewußter Formkünstler, sieht Stefanović die elementarste Forderung der guten Kunstübersetzung im Beibehalten des ursprünglichen Versmasses. Es ist interessant, wie wichtig eben bei den berühmtesten Dichter-Übersetzern die Originalform ist und wie ungern sie davon abweichen. Die tiefere Bedeutung dieses Grundsatzes analysierte bei uns M. Babits in einer literarischen Studie und verteidigte dieses Vorgehen den Philolog-Übersetzern gegenüber, die geneigt sind z. B. den griechischen Hexameter mit Alexandrinern zu wiedergeben, um das übersetzte Werk auch dadurch scheinbar dem heutigen Leser näher zu bringen. Die neueste Übersetzung der „Tragödie des Wenschen“ zeigt die Richtigkeit dieser Auffassung. Es stellt sich heraus, daß die früheren Übersetzer die Madách-Zeilen mit überflüssigen Silben ergänzt haben, denn dies verlangte weder die Tradition der serbischen Poesie, noch das Wesen der serbischen Sprache. Die Sätze von Stefanović könnte man sozusagen Wort für Wort unter den ungarischen Text schreiben, die Worte stimmen fast genau überein und diese Sätze werden doch mit größter Leichtigkeit zu Versen. — Nichts geht von bündigem dramatischen Madách's Stil verloren, das Drama bewahrt seinen dramatischen Charakter und es wird daraus weder ein weitschweifiges Epos, noch eine religiösmoralische Meditation. Diese Übersetzung ist in jeder Beziehung nicht nur geeignet das Drama auf die serbische Bühne zu bringen, sondern kann auch mit Recht zu den besten Übersetzungen gezählt werden. Sie ist ebenso vollkommen, wie die des Tschechen Vrchlicky, des Rumänen Goga und des Slowaken Hviezdozlav, die bei den Nachbarvölkern Ungarns schon längst zu klassischen Werken geworden sind (über Goga's Übersetzung vgl. AECO. II. S. 183—188). Stefanović hat mit seinem Werke sowohl die ungarische, wie auch die serbische Literatur zum Dank verpflichtet. Es kann heute, im Zeitalter der Neubelebung der ungarisch-serbischen Kulturverbindungen tatsächlich als ein Markstein betrachtet werden.

Ladislav Hadrovics.

PJESME ANTUNA KANIŽLIĆA, ANTUNA IVANOŠIĆA I MATIJE PETRA KATANČIĆA. *Priredio za štampu i uvod napisao T. Matić.* Zagreb, 1940. Jugoslavenska Akademija. (Stari pisci hrvatski XXVI.) XCV, + 346 S. 8°.

Nach einer Pause von mehr als zwei Jahrzehnten nahm die Agramer Akademie der Wissenschaften die mit dem Weltkrieg unterbrochene Herausgabe der alten kroatischen Dichter wieder auf. In der ansehnlichen Bänderreihe der „Stari pisci hrvatski“ wurden bis jetzt fast ausschließlich die bedeutendsten Werke der kroatischen Dichter der kleinen ragusanischen Republik und des dalmatinischen Küstenlandes veröffentlicht. Eine Ausnahme bildete der 23-ste Band, in dem die Werke des slawonischen Dichters der Aufklärungszeit, Matthias Anton Relković Platz fanden. Der vorliegende 26-ste Band schließt sich gerade an diesen eng an, indem er das einseitige literarische Bild, das Relković's Werke widerspiegeln, durch die Dichtungen des Jesuiten Kanižlić, des Weltpriesters Ivanošić und des Franziskanerbruders Katančić organisch ergänzt. Relković, der kroatische Offizier der österreichischen Militärgrenze, war der kulturelle Bahnbrecher, der im siebenjährigen Kriege so manches mitgemacht, aber noch mehr gesehen und gelernt hatte und nach seiner Heimkehr die reichen Erfahrungen in seiner engeren Heimat nutzbar machen wollte. Sein Auftreten kann daher als ein radikaler Bruch mit allen althergebrachten Sitten und Bräuchen des slawonischen Volkslebens betrachtet werden und zugleich als ein schwungvoller Versuch, den slawonischen Bauern wirtschaftlich und kulturell zu modernisieren. Die oben genannten drei Dichter geistlichen Standes sind hingegen die Vertreter einer ganz anderen literarischen Welt. In ihren Werken lebt die ununterbrochene literarische Tradition Slavoniens weiter, d. h. die literarische Tradition der katholischen Kirche, die aber gerade in diesen Werken aus den engen Rahmen der Kathekismen, Gebetbücher und Predigten heraustritt und mit weltlichen Elementen stark durchtränkt ist.

Der älteste und zugleich begabteste dieser drei Dichter, Anton Kanižlić (1700—1777) ist ein verspäteter Vertreter des literarischen Barocks. Seine umfangreichste Dichtung, die „Heilige Rosalie“ hat dem heutigen Leser inhaltlich nicht viel zu sagen, aber als stilgeschichtliches Dokument ist sie ungemein interessant. Das in Briefform gehaltene Werk enthält die Lebensbeschreibung der Heiligen, die vor der weltlichen Liebe aus dem Elternhause ins fremde Land flieht, um in der Einsamkeit die himmlische Liebe zu finden. Die magere Handlung ist mit allerlei Requisiten der zeitgenössischen Barockdichtung überladen und mit den sonderbarsten Bildern ausgeschmückt. Im Gedichte fehlen nicht die personifizierten Tugenden und Sünden, wie auch Amor und Venus, die in ein religiöses Gewand gekleidet ihre gewohnten Rollen spielen. Die poetische Beschreibung der Jahreszeiten, das unausbleibliche Echolied und mehrere, von einer wirklichen dichterischen Bega-

bung zeugende lyrische Einlagen ergänzen noch den barocken Charakter der ganzen Dichtung. Die „Heilige Rosalie“ wird heute von den kroatischen Philologen für Kanizlić's Originalwerk gehalten, was aber ziemlich unwahrscheinlich ist. Die ganze Dichtung zeigt einen hochentwickelten und in mancher Hinsicht übertrieben verfeinerten literarischen Geschmack und steht, sowohl hinsichtlich der Komposition, sowie ihrer Einzelheiten in der wenig entwickelten zeitgenössischen Literatur Slawoniens derart wesensfremd da, daß sie der Dichter nur in engem Anschluß an fremde Vorbilder ausgearbeitet haben kann.

Dichterisch viel origineller und wertvoller wirken die lyrischen Stücke, die der Verfasser in seinen Prosawerken verstreute, obwohl auch da die Benützung fremder Vorbilder als nicht ausgeschlossen erscheint.

Es ist nur zu bedauern, daß bloß ein Teil dieser religiösen Lyrik in dieser Ausgabe Platz fand, da der Herausgeber die Lieder, die seiner Beurteilung nach nicht Kanizlić's Originalwerk, sondern das Gemeingut seiner Zeit waren, einfach ausließ. Es wäre interessant zu wissen, wieweit unser Dichter diesen Stücken ihre Originalform beließ, oder wieweit er sie seinem literarischen Geschmack anzupassen suchte. Auch aus anderen Gründen wäre es ratsam gewesen, diese Stücke in die vorliegende Ausgabe aufzunehmen. Kanizlić's Werke erfreuten sich nämlich seiner Zeit einer nicht geringen Volkstümlichkeit und so wurden auch manche geistliche Lieder in Slawonien gerade in seiner Umdichtung den späteren Generationen weiter gegeben. Die Herausgeber späterer slawonischer Gesangbücher erwähnen es oft ausdrücklich, daß sie manche Lieder aus den Werken unseres Dichters übernommen haben.

Kanizlić ist aber nicht nur als Dichter bedeutend, sondern auch als Sprachneuerer. Im Vorworte zu einem seiner Werke (Vgl. S. XXV. dieser Ausgabe) beklagt er sich, daß obzwar die Türken aus Slawonien verjagt worden seien, sie jedoch viele türkische Wörter dort zurückgelassen haben, die das Volk noch immer gebrauche. Zugleich bemerkt er aber, daß die altehrwürdige slawonische Sprache ihre Wurzeln, aus denen — zwecks Verdrängung der türkischen Ausdrücke — slawonische Wörter zu bilden wären, „unbefleckt“ (neoskvrnjeni) bewahrte. Da er jedoch selber dies zu leisten nicht im Stande sei, wünsche er, daß ein anderer Slawonier durch diese Arbeit sich Ruhm erwerbe. (Što nemogući ja učiniti, želim, da koji drugi Slovinac poslom ovim proslavi svoje ime.) Kanizlić ist damit der erste slawonische Schriftsteller, der auf die Notwendigkeit einer Sprachneuerung hingewiesen hat. Es wäre interessant einmal monographisch zu untersuchen, wieweit er von diesem Prinzip in seinen Prosawerken Gebrauch machte. Einige Neologismen, die ich bei ihm fand, beweisen nur, daß er sich gar nicht für so unbegabt in der Sprachneuerung hielt.

Als Dichter weniger bedeutend, aber als Persönlichkeit viel far-

benreicher ist der Weltpriester I v a n o š i ć. Außer einer dichterischen Paraphrase der Genesis und einigen Psalmenübersetzungen besang er in seinen Gedichten lauter Aktualitäten, wie z. B. den Tod seines Bischofs, die Kämpfe gegen die Türken, die Ausschweifungen und das jämmerliche Ende eines Franziskanerbruders. Sein dichterisches Talent kommt besonders in diesem letzten Stück zur Geltung, in dem er eine nicht zu unterschätzende humoristische Begabung verrät. Seine ganze Poesie ist jedoch für die Weiterentwicklung der kroatischen Literatur ohne besondere Bedeutung.

Weniger durch seine dichterischen Werke, als durch seine hervorragenden wissenschaftlichen Leistungen errang sich M. P. K a t a n č i ć einen Ehrenplatz in der kroatischen Kulturgeschichte. Er trat noch als Jüngling in den Franziskanerorden ein, wo ihm eine gründliche wissenschaftliche Ausbildung ermöglicht wurde. Die Studienjahre in Buda (1778—79) übten auf seine geistige Entwicklung den stärksten Einfluß aus. Unter der Leitung seiner Professoren vervollkommnete er sich vor allem in der lateinischen Poesie und konnte auch seinen altphilologischen Studien nachgehen. Unter dem Einfluß der zeitgenössischen klassizistischen ungarischen Dichtung versuchte er sich auch in der kroatischen Versifikation und schrieb einige Oden und Hirtengedichte, die aber weit hinter seinen lateinischen Dichtungen zurückbleiben. Das interessanteste an diesen Dichtungen ist allerdings ihre Form. Im Sinne der ungarischen dichterischen Übung versuchte Katančić das lateinische Zeitmaß auch in seinen kroatischen Dichtungen anzuwenden, was aber im Grunde genommen ein Fehlgriff war. Die magyarische Sprache mit ihrer genau vernehmbaren und phonologisch wichtigen Silbenquantität ist zur Übernahme des lateinischen Zeitmaßes sehr geeignet, was im Kroatischen nicht der Fall ist. Deshalb fand auch Katančić's Versuch bei den späteren kroatischen Dichtern einen bloß schwachen Nachklang.

Viel bedeutender, als seine Gedichte, sind Katančić's wissenschaftliche Arbeiten. Der größte Teil seiner Tätigkeit liegt noch heute in umfangreichen, schwer lesbaren Handschriften begraben. Den größten wissenschaftlichen Wert hat unter diesen Handschriften das große kroatische etymologische Wörterbuch, an dem er mehrere Jahre lang arbeitete, an dessen Vollendung ihn jedoch der Tod verhinderte. (Das letzte Wort ist *svemoguchi*). Dieses große Werk umfaßt auch in seiner unvollendeten Form fast anderthalb tausend Seiten und harret noch einer gründlichen philologischen Erforschung. Die von Prof. Matić zusammengestellte Liste von Katančić's Handschriften möchte ich da bloß mit einer Angabe ergänzen. Im Ofener Franziskanerkloster befindet sich unter anderen kroatischen Handschriften auch ein unvollendetes lateinisch-kroatisches Wörterbuch unseres Dichters, das merkwürdigerweise auch beim Buchstaben s abbricht.

Was nun die Ausgabe des vorliegenden Bandes betrifft, können wir behaupten, daß Prof. Matić auch mit dieser Arbeit mustergültiges

geleistet hat. Der Text ist mit der größten Sorgfalt der heutigen Rechtsschreibung angepaßt publiziert. Dem Sprachforscher würde vielleicht eine Veröffentlichung in der ursprünglichen Orthographie wünschenswerter erscheinen, doch folgte der Herausgeber durch sein Verfahren dem traditionellen Brauch der Agramer Akademie. In der Einleitung bearbeitete er die kurzen Biographien der drei Dichter und stellte eine möglichst vollkommene Bibliographie ihrer Werke zusammen. Besonders hervorzuheben ist in dieser Hinsicht, daß Prof. Matić zu dieser Arbeit nicht nur die in den einheimischen Bibliotheken befindlichen Werke benutzte, sondern auch keine Mühe schonte, aus fremden Bibliotheken Erkundigungen einzuziehen. Mögen diesem Bande der alten kroatischen Dichter bald auch andere folgen.

L. Hadrovics.

CARLO TAGLIAVINI: *Civiltà Italiana in Ungheria*. Roma, s. d. (1940).

La Società Nazionale Dante Alighieri pubblica come N. 14 della bella collana „Civiltà Italiana nel Mondo“ un volumetto di 124 pagine col titolo „In Ungheria“. L'autore ne è il prof. Carlo Tagliavini dell'Università di Padova, il quale aveva insegnato negli anni 1929—1935 linguistica romanza nell'Università di Budapest e con pensiero gentile dedica il libro appunto ai suoi antichi allievi ungheresi. Trattandosi di uno studioso che legge bene l'ungherese, noi possiamo quindi aspettarci ad un'opera bene informata. Difatti, nella bibliografia che troviamo in fondo al volume, non manca nessuno studio importante che si riferisca alla questione.

L'autore dichiara modestamente nell'introduzione che „non pretende dire affatto cose nuove“, nondimeno il suo libro ci offre ben più di un semplice riassunto. Dopo una breve storia dell'Ungheria con particolari riguardi ai rapporti che erano corsi coll'Italia (pp. 13—73) e che è molto bene informata anche in quanto al periodo più recente, il Tagliavini esamina l'influsso italiano sui tre campi particolari della lingua, della letteratura e dell'arte.

Dove la competenza dell'autore è maggiore, è naturalmente la linguistica. Anzi, ci rincresce che le dimensioni del libro non gli abbiano permesso di svolgere il suo pensiero su parecchi punti, dove egli accenna a risultati interessanti delle proprie ricerche: la questione delle colonie italiane nel secondo XIV (p. 10), il problema complesso da chi Ungheresi impararono a leggere e scrivere, la terminologia della viticoltura e viticoltura della regione di Tokaj (pp. 34, 38), ecc. Speriamo che l'autore possa mantenere la promessa di trattarne presto separatamente. Anche noi siamo convinti che le teorie attuali sulle origini dell'ortografia ungherese vanno ricorrette, perché „vi sono singoli punti la cui origine veneta non può essere disconosciuta... l'influsso dei mis-

sionari italiani, e specialmente veneti, se pur fu l'unico determinante, ... lasciò le sue tracce anche nella scrittura del popolo ungherese." Ma siamo in attesa di conoscere quei „singoli punti". — Forse soltanto la spiegazione del proverbio riportate dal Macchiavelli nella Mandragora „Ho più fede in voi che gli ungheresi nelle spade" non ci convince del tutto. La spiegazione che in „spada" si tratti di una alterazione per etimologia popolare del nome del fiorentino Pippo Spano (Filippo Scolari), uno dei principali capitani ungheresi che si distinsero nelle guerre contro i Turchi è forse un po' sforzata.

Anche la parte di storia letteraria è esatta e l'interpretazione storica quasi sempre giusta. Si potrebbero rilevare tutt'al più alcune sviste. Così: Mattia Corvino non fu „nominato", ma eletto re d'Ungheria (55), Francesco Rákóczi non fu il protagonista di „tentativi rivoluzionari sul principio del Settecento", ma bensì l'eroe dell'indipendenza ungherese.

Ma queste sono mende che non toccano l'essenza del libro. Questo si raccomanda anche per la vivacità dello stile e per l'occhio acuto col quale l'autore osserva non soltanto il passato, ma anche il presente delle relazioni italo-ungheresi dal punto di vista scientifico, politico e culturale.

Eugenio Koltay-Kastner.

CARLO TAGLIAVINI: *Civiltà italiana in Rumania*. Roma, s. d. (1940).

Il piccolo libro del Tagliavini, uscito nella stessa collana in cui era apparsa la sua sintesi consacrata alla cultura italiana in Ungheria, si divide in due parti. Nella prima tratta i problemi riferentisi all'origine, alla patria primitiva, alla formazione dei Principati danubiani, e getta un'occhiata sulla svolgersi della storia rumena, soffermandosi più a lungo sugli avvenimenti recenti fino alla cessione della Besarabia e della parte settentrionale della Bucovina alla Russia Sovietica. Egli aveva dato il suo libro alla stampa prima della riannessione all'Ungheria della parte Nord e Est della Transilvania. Inoltre tratta brevemente dello sviluppo della lingua rumena limitandosi però per lo più alla fonetica e al lessico. Nella seconda parte, in 6 capitoli si occupa delle relazioni culturali economiche politiche che ebbe la Rumania con l'Italia dai più remoti tempi fino ai nostri giorni. Alla fine ci presenta una ricca bibliografia di circa ottanta opere dalle quali egli tira le sue conclusioni. Avremmo voluto vedere nell'enumerazione anche l'opera del Ruffini: *In Rumania 1939* e l'articolo del Tamás apparso sull'*Ungarische Jahrbücher VIII—IX*. Die Ungarischen Lehnwörter im Rumänischen, poichè l'autore parla (p. 38) delle antiche parole ungheresi rilevate nei documenti slavi dei voivodati rumeni. Parlando dell'origine del popolo rumeno il Tagliavini si pronuncia con-

tro la teoria della continuità: riconosce che da punto di vista storico una risposta definitiva a questo problema non si può dare „dato il silenzio delle fonti e dato che la discussione su questo punto cruciale della storia non solo rumena, ma di tutta l'Europa orientale, è troppo spesso turbata da preoccupazioni e preconcetti politici che ne velano la obbiettività (p. 11), non dubita però che la attestazioni della lingua rumena possano „portare luce sul periodo più oscuro della formazione del popolo rumeno (p. 12) ed afferma che „gli argomenti linguistici, pur non potendo completamente dimostrare nè l'una nè l'altra teoria, considerati da un punto di vista del tutto obbiettivo e spassionato, sono piuttosto favorevoli alla teoria della reimmigrazione" (p. 12). Fra le prove che egli adduce per appoggiare questa sua affermazione, oltre la convivenza rumeno-albanese e la totale mancanza di parole germaniche, segnaliamo soprattutto gli argomenti tratti dalla toponomastica dell'attuale Rumania che continua „in piccolissima parte i nomi di luogo daco-getici e latini attestati nell'antichità e anche in quei pochi casi i toponimi non seguono lo svolgimento fonetico peculiare degli elementi latini del rumeno ma quello dello slavo antico" (p. 13). Il Tagliavini vede la ragione del distacco dei Rumeni dal mondo occidentale latino e l'abnormale prolungarsi di un'epoca relativamente poco progredita in confronto coll'Occidente, appunto nel loro assimilarsi al Cristianesimo orientale scismatico slavo (cosicchè solo le più antiche e semplici parole ecclesiastiche sono rimaste latine) e ribadisce che d'altra parte, gli Ungheresi loro vicini settentrionali „pagani ed extra-europei, abbracciando il cattolicesimo romano si unirono al mondo occidentale e ne divennero un fattore politico importante" (p. 17). Quel rinchiudersi nell'orbita dell'Ortodossia orientale fece in maniera che le tradizioni latine letterarie che hanno tanto importanza nelle letterature occidentali, venissero del tutto rotte e che nel tempo del formarsi dei Principati, per i Romeni „l'Occidente esistesse come qualche cosa di così lontano da poter esser paragonato a quello che si sapeva nel Trecento in Europa dal Milione di Marco Polo della Cina" (p. 51). Non così però per la Transilvania „dove la cultura occidentale era sempre stata in fiore" (p. 23) e gli influssi occidentali fecero sì „che la cultura rumena della Transilvania avesse un aspetto tutto diverso da quello dei Principati danubiani e fosse anzi destinata ad esercitare un influsso considerevole su quella" (p. 23). A proposito di Miron Costin si aspetterebbe oltre la menzione dell'influsso polacco l'accentuazione delle origini ungheresi della sua Cronaca (Bonfinio, Toppeltin, v. L. Gáldi: *L'influsso dell'umanesimo ungherese*, AECO. VI. p. 252) Oltremodo interessante è il capitolo che si occupa dell'epoca fanariota, cioè del secolo XVIII, che è una delle pietre miliari dell'evoluzione della cultura rumena. L'autore insiste particolarmente sul doppio aspetto della letteratura e della lingua rumena (p. 68) dichiarando

di aver fatto ricorso ad alcuni lavori del Gáldi (cfr. *Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes*, pp. 80—85, 1939, *Les deux images de la civilisation roumaine au XVIII^e siècle* NRH. 1938, *Two minds in Rumanian past*. Hung. Quart. 1940). Accetta ugualmente le opinioni del Gáldi intorno alla valutazione dell'epoca dei Fanarioti (p. 63), è stata certamente troppo esaltata dallo Iorga. L'autore afferma che le voci italiane o latine „sono attestate nel secolo XVIII sotto due forme diverse: nei Principati sotto forma neogreca e in Transilvania sotto forma ungherese o direttamente latine, p. e. *corespondarisi* nei Principati (neogreco *κορεσποντιέρω* dall'italiano *corrispondere*) e *corespondălui* in Transilvania; *pretenderisi* nei Principati (< neogreco *πρετενδέρω* dall'italiano *pretendere*), ma *pretăndălui* in Transilvania (p. 66). A proposito del capitolo VII (*La cultura italiana in Rumania nella seconda metà dell'Ottocento e nei primi anni del Novecento*) il Tagliavini avrebbe potuto menzionare che anche in quel periodo, quantunque esso segnasse la vittoria dell'influsso francese, alcune parole italiane sono entrate tuttavia nella lingua rumena e quindi la seconda metà del XIX secolo, sebbene in forma ridotta, nel campo letterario-linguistico segna la continuazione degli contatti diretti collo spirito italiano incominciati col Ienachiță Văcărescu, precursore dell'italianista Heliade Rădulescu. A questo scopo si potrebbe consultare con grande utilità alcune dissertazioni apparse sulle riviste *Roma* e *Studii Italiene* e qualche lavoro di Al. Marcu. C. N. Stănescu si è occupato degli italianismi dello Zamfirescu (cfr. *D. Zamfirescu traducător*, *Studii Italiene* II, p. 187—206). Un esempio: erti su'l capo le lunate corna (Carducci: *Alle fonti di Clitunno str. V, v. 2.*) è tradotto così dallo Z.: Mândri pe cap cu coarne lunate.

È per terminare mi sia concesso di rilevare alcuni „lapsus” che sono sfuggiti all'autore. P. 14 parlando della formazione del principato di Moldavia l'autore osserva che la Moldavia avrebbe dovuto difendere l'Ungheria contro le incursioni dei Tatars sulle frontiere „meridionali”. P. 31 il Banato jugoslavo non è sulla riva *destra* del Danubio. P. 31 non è esatto dire che i plurali femminili escono in *e*. Sarebbe stato meglio aggiungere „nella maggioranza dei casi” (ma cfr. *luncă* ∼ *lunci*). P. 76 la citazione francese sarebbe correttamente: „le but de mon pèlerinage, l'espérance de ma patrie.”

Giulio Herczeg.

R. VULPE: *Histoire ancienne de la Dobroudja*. Bucarest, 1938. (Tirage à part du volume „La Dobroudja. Connaissance de la terre et de la pensée roumaine.”)

Depuis longtemps on voit paraître en Roumanie des ouvrages dont les soi-disants buts scientifiques ne servent qu'à masquer des intentions d'intérêt pratique, notamment celle de justifier par l'ensei-

gnement de l'histoire les droits des Roumains sur les territoires qu'ils occupent actuellement. Le plus récent protagoniste de cette pseudo-science est le professeur de préhistoire à l'Université de Bucarest, M. Radu Vulpe, avec son livre assez volumineux „Histoire ancienne de la Dobroudja” (tirage à part du volume „La Dobroudja. Connaissance de la terre et de la pensée roumaines”). Nous regrettons vivement de nous voir obligés d'exprimer notre opinion sur un ouvrage qui, loin de nous instruire uniquement sur la préhistoire et l'histoire ancienne de la Dobroudja, contient des choses qui n'ont rien de commun avec la science proprement dite et qui, toutefois, comme on le verra, ont été le motif substantiel de la présente publication. Pour ceux qui connaissent, même d'une manière assez imparfaite, la bibliographie relative à l'histoire ancienne de la Dobroudja, l'apparition de ce livre est un peu inattendue et surprenante. En effet c'est justement un savant roumain, le regretté Vasile Pârvan, qui a publié une préhistoire de la Dacie (*Getica*, Bucarest, 1926, 850 pages, en roumain, avec un résumé français de presque 100 pages), et deux ans plus tard un autre ouvrage, intitulé *Dacia. An outline of the early civilizations of the Carpathodanubian countries*. Cambridge, 1928. On ne doit pas oublier non plus les recherches profondes et très érudites du professeur viennois C. Patsch (*Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*) que Vulpe évite de citer ou passe simplement sous silence. Dans ces conditions la question qui s'impose à notre attention est celle de savoir, si le livre de M. Vulpe est destiné à combler une lacune scientifique quelconque ou bien, au contraire, s'il a une destination beaucoup plus spéciale. Or l'auteur ne craint pas de nous avouer son véritable but à la page 36 où il croit devoir confier au lecteur l'aveu suivant: „Mais une activité archéologique systématique et continue ne commença qu'après l'annexion de la Dobroudja à l'Etat Roumain. Pour le peuple roumain, alors en plein réveil national, les vestiges antiques les plus caractéristiques de Dobroudja, constituaient de vénérables témoignages de la latinité orientale dont il était né. L'étude de ces vestiges était pour lui non seulement une contribution au progrès de la science, mais aussi un besoin d'approfondir la connaissance de ses origines.”

Mais voyons par quels moyens M. Vulpe essaie de transformer l'histoire antique de la Dobroudja en une science nationale roumaine. Ce qu'il dit, par exemple, des différences de langue des Daces et des Thraces, a bien de quoi nous surprendre. „Mais parmi les Thraces” — écrit-il à la page 48 — „on distinguait deux grandes branches caractérisées par des différences de religion, de moeurs et, sans doute, par des particularités de langage: il y avait, d'un côté, les Thraces méridionaux balkaniques, habitant au Sud du Danube jusqu'à la Mer Égée et en Asie Mineure et, de l'autre, les Thraces du Nord ou carpato-danubiens. — nommés de préférence Gètes par les Grecs et plus tard Daces par les

Romains, — dont l'aire d'expansion allait à l'Ouest jusqu'en Bohême et au Nord jusqu'à la Vistule" (p. 48). Toute cette argutie est empruntée au livre de V. Pârvan „Getica". La science „officieuse" roumaine se donne toujours la peine de démontrer „urbi et orbi" que les Gètes et les Thraces étaient deux peuples „à peu près" différents, de sorte que si la Dobroudja était gétique (et qui dit gétique, dit roumain!) c'est qu'elle bénéficiait d'une bienveillance toute spéciale de la Providence. Qui n'est pas habitué à de semblables constructions, serait enclin à penser qu'on ne le prend pas au sérieux. C'est pourquoi nous préférons passer de nouveau la parole à l'auteur: „Il y a lieu de remarquer — et cela constitue un trait caractéristique de son destin — que la Dobroudja a nettement appartenu à la branche septentrionale des Thraces, tout comme la Dacie de la rive gauche du Danube" (p. 48), ou un peu plus loin: „Un indice important pour établir le caractère gétique de cette province est également fourni par sa toponymie: grand nombre de noms de localités sont terminés en *dava*, suffixe strictement gétique qui signifie „établissement", „cité"; les Thraces balkaniques employaient dans le même sens le terme de *para*" (p. 49). Nous laissons de côté tous les arguments d'ordre sentimental de M. Vulpe pour ce qui est de l'appartenance gétique, c'est-à-dire roumaine, de la Dobroudja, mais on se pose presque involontairement la question de savoir si l'on connaît si parfaitement la langue des Thraces pour y pouvoir faire même des distinctions d'ordre dialectal? Et comment s'expliquer par exemple le fait que l'actuelle ville de Plovdiv, qui se trouve au Sud du Balkan, était appelée par les Thraces „méridionaux" *Pulpudeva* c. à. d. *Pulpudaba*? Ces mêmes Thraces méridionaux commettaient encore une inadvertance envers les théories modernes des savants roumains en appelant une autre ville de la région Maedica (sur le Strumon) du nom de Desudaba (Ptol. II, 2, 71). Nous estimons qu'il serait utile de rappeler à M. Vulpe ce que Paul K r e t s c h m e r écrit à ce sujet dans sa magistrale *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*: „Besonders in Dacia häufig, aber nicht auf diese Provinz beschränkt, sind die Ortsnamen auf *dava*, — *dava*, *δαβα*, später *deva*" (p. 222).

Il serait sans doute injuste d'affirmer que le livre de M. Vulpe soit entièrement rempli de trouvailles de ce genre. Vers la fin du livre, là où il est question, entre autres, de l'établissement des Grecs sur la côte occidentale de la Mer Noire, son récit devient plus calme et plus logique. Ici cependant on pourrait faire d'autres objections concernant la méthode dont M. Vulpe rédige ses renvois bibliographiques. Ainsi par exemple lorsqu'il parle d'une façon générale de l'histoire ancienne de la Dobroudja, il préfère toujours citer des auteurs roumains, comme Pârvan et d'autres, ne mentionnant guère des autorités généralement reconnues en matière d'histoire grecque.

En voici quelques exemples. A propos de l'expédition de Phi-

lippe II de Macédoine en Thrace septentrionale, le long du littoral ouest de la Mer Noire, M. Vulpe n'estime nullement nécessaire de consulter le livre du savant italien, Arnaldo Momigliano, *Filippo il Macedone* (Firenze, 1934), ainsi que son étude intitulé *Dalla spedizione scitica di Filippo alla spedizione scitica di Dario* (Athenaeum XI, 1933, p. 341 et suiv.). Plus loin, quand il est question des Bastarnes, il fait semblant d'ignorer complètement les recherches érudites et minutieuses du savant autrichien, Carl Patsch. Enfin, passant au roi Mithridate et à son influence sur les contrées actuellement bulgares et romaines du littoral occidental de la Mer Noire, il fait preuve de ne pas être au courant du fait que les relations de la dynastie pontique avec les dites régions dataient d'une époque antérieure à ce roi, notamment de celle du roi Pharnace.¹

En ce qui concerne l'histoire de la Dobroudja sous la domination romaine, M. Vulpe fait état d'une conception qui est sans doute intéressante et en même temps caractéristique de la façon dont en général les savants roumains font l'histoire. Cf. par exemple à la p. 115: „La Dobroudja, apparemment située sur le prolongement des Balkans, était en réalité entièrement attirée dans l'orbite des régions du Nord du Danube. Les Romains pouvaient la conquérir pour en faire un poste de surveillance, mais pas encore une place d'armes. Tout d'abord il fallait se rendre maître de la nation géto-dace tout entière, jusqu'au-delà des Carpathes. Aucune autre solution.” Cependant l'auteur ne paraît point se rendre compte du fait que la géographie des contrées mises en question par lui n'a presque aucunement changé jusqu'à nos jours, tandis que, par contre, la situation politique et ethnographique du monde n'est aujourd'hui plus la même qu'elle était il y a 2000 ans. C'est pourquoi M. Vulpe a beau vouloir justifier par des arguments valables au temps de Trajan des faits contemporains.

C'est dans le même ordre d'idées qu'il est intéressant de constater que même la présence des Grecs dans la zone maritime de la Dobroudja, leurs villes autonomes, et surtout leur vitalité ethnique, bousculent un peu les raisonnements de l'auteur, qui se hâte de leur suggérer l'idée non seulement de se romaniser mais aussi d'en être fiers (p. 131). „Si les cités helléniques s'enorgueillissent du privilège qui leur était accordé de célébrer un culte à l'empereur (*νεωροσία*), non moins grande était la fierté de ceux, du reste assez nombreux, de leurs habitants qui, après être devenus citoyens romains, portaient légalement leurs nouveaux noms latins.”

Le style de M. Vulpe devient encore plus pathétique lorsqu'il nous fait le récit des expéditions de Trajan contre les Daces et surtout dans la conclusion du chapitre sur la Dobroudja, appelée le „ber-

¹ Cf. *Chr. M. Danoff*, Die Beziehungen des pontischen Reiches zur linken Schwarzmeerküste, Bull. de la société historique de Sofia, XIV (1937), p. 54 etss. (en bulgare, avec un résumé allemand).

ceau du romanisme oriental" (p. 155): „Le monument d'Adamclissi est par lui-même l'emblème d'un succès local. Mais il ne symbolise pas moins un tournant décisif dans l'histoire de la Dobroudja et de tout le territoire actuel de la Roumanie: ce sont la conquête et la romanisation de la Dacie. C'est l'acte de naissance du peuple roumain actuel, héritier du romanisme carpatho-danubien." Il est curieux de constater que tandis que N. Iorga, cette célébrité roumaine et toute son école s'efforcent de trouver le berceau du peuple roumain en Dobroudja, d'autres savants roumains, tel le regretté Al. Philippide de Jassy l'ont trouvé dans des contrées, qui n'ont rien à voir avec ces parages. Mais ayons pourtant la patience de suivre la tirade de M. Vulpe jusqu'au bout: „La Dobroudja, annexe anthropogéographique de la Dacie, si longtemps maintenue, à grands efforts, sous la domination des tendances impérialistes du Sud, rentre à présent dans la sphère d'influence à laquelle elle appartient tout naturellement. De la steppe hongroise de la Tissa jusqu'à l'embouchure du Danube, jusqu'au—delà du Dniester, l'ancienne patrie des Géo-Daces n'est transformée en terre romaine avec une même civilisation et avec un même destin: celui de Rome." Si on prenait au sérieux tout ce qu'il écrit, on se formerait une idée bien étrange de l'Empire Romain. Hélas, les Auguste et les Trajan n'ont pas voulu bâtir le monde selon les désirs de M. Vulpe, ni non plus suivre la politique qu'il leur aurait recommandée. Mais M. Vulpe ne se contente pas de ses fantaisies qu'il prend pour des réalités historiques! Bien mieux, il tombe souvent dans des contradictions flagrantes au cours de son exposé (p. 202): „En Dobroudja on ne rencontre aucun centre romain élevé au rang de *colonia*. La cause en est vraisemblablement que les villes romaines de cette région commencèrent tardivement à gravir les échelons de la hiérarchie municipale. Préoccupé uniquement d'assurer l'ordre, l'État romain y procéda avec une indifférence totale vis-à-vis des intérêts propres au romanisme. Au début il adopta même à cet égard, une attitude de renoncement, en faveur de la culture grecque. En remplaçant la domination des Odryses d'esprit hellénique et en rencontrant les cités pontiques, les chefs romains crurent qu'ils se trouvaient, comme en Thrace, dans un domaine appartenant exclusivement à l'influence grecque. Aussi ne donnèrent-ils des formes romaines qu'aux camps et aux services douaniers on routiers. Quand ils crurent nécessaire de fonder dans ces régions des villes proprement dites, centres de civilisation urbaine, comme fit Trajan à Marcianopolis et à Nicopolis, ils n'entendirent pas créer de foyers de romanisme, mais ils donnèrent à leurs créations des noms, des constitutions et des formes de vie helléniques." M. Vulpe s'étonne donc du fait qu'en Dobroudja les Romains n'ont élevé aucune ville au rang de *colonia*. Mais pourquoi n'y pas ajouter aussi ce qui est pourtant très simple: la Dobroudja actuelle était un pendant de la province romaine

de Moesia Inferior. — M. Vulpe doit pardonner encore une fois cette inadvertance des Romains envers les besoins politiques actuels des Roumains. Il n'y avait vraisemblablement que les deux colonies d'Oescus et de Novae qui satisfaisaient les nécessités d'ordre administratif de la province. Et voilà que toutes les fantaisies de M. Vulpe s'écroulent comme un château de carton, malgré ses efforts d'apprendre aux Romains les méthodes les plus propices qu'ils auraient dû utiliser pour l'organisation de leur empire dans la région du Bas-Danube. Cependant M. Vulpe leur reconnaît aussi quelque chose de bon. A la p. 203: „Mais la réalité n'a pas tardé à infirmer les fausses prévisions de l'autorité impériale. La colonisation rurale, accomplie d'une façon privée, par des éléments occidentaux romanisés, et sans l'intervention de l'État ou du moins avec son assistance passive, fut si intense, qu'en peu de temps, toute la Dobroudja devint un pays de culture profondément latine." Est-ce que ce passage ne vous rappelle pas les méthodes par lesquelles l'État roumain s'empare aujourd'hui des biens et des terres des minorités ethniques surtout bulgares de la Dobroudja pour en faire un cadeau aux pâtres aroumains amenés des diverses régions de la Macédoine?

Je ne voudrai pas abuser de la patience des lecteurs en procédant à l'analyse des élucubrations de M. Vulpe sur les différences entre le romanisme et l'hellénisme, ni sur les „particularités linguistiques" qu'il croit retrouver dans les inscriptions latines de la Dobroudja, vu que ce sont des choses assez connues. Mais pour parler du caractère gétique de la vallée de Rositza, il faudrait que l'inscription C. I. Z. III 7437 (=6150) fût originaire de Nicopolis ad Istrum, comme le désire bien M. Vulpe. Par malheur cette inscription est de la ville de Nikopol sur le Danube ou de ses environs. De telles confusions sont assez désagréables, quand on veut fonder une nouvelle „théorie".

Plus l'exposé de M. Vulpe se rapproche du règne de l'empereur Aurélien, plus il devient suggestif. L'auteur présente d'une conception assez singulière la figure de cet empereur. C'est un fait bien connu qu'Aurélien, quoique très jaloux de l'intégrité de l'Empire Romain, dut s'incliner devant la nécessité impérieuse d'évacuer la province de Dacie. C'était l'issue inévitable d'une situation qui existait depuis Gallien. Les Goths avaient inondés depuis ces temps-là la Dacie où la vie économique et culturelle romaine était vraiment agonisante (cf. E. Groag, P. W. R. E. V, 1378 et suiv.). Sans doute une grande partie de la population romaine ou romanisée avait quitté la Dacie en s'établissant dans les provinces voisines et surtout dans les deux Mésies. Voyez cependant ce que s'imagine M. Vulpe à cet égard (p. 277): „La plus grande partie de la population romaine de l'ancienne province, les paysans, étaient restés sur leurs terres, n'ayant aucun motif de les abandonner. La protection officielle ne semblait pas si nécessaire à ces laboureurs. Ils s'étaient habitués à en être

privés pendant longtemps et à vivre dans l'insécurité au milieu des Barbares. Rien de pire ne pouvait les attendre." M. Vulpe ne fournit cependant aucune preuve à l'appui de ses affirmations. Il est évident que, lui, aussi bien que tous les représentants de la doctrine officielle roumaine, on a besoin de la présence de ces colons romains pour expliquer par là les origines nord-danubiennes du peuple roumain.

Mais de tout ce que nous avons lu jusqu'à présent, le plus étrange nous semble le passage suivant, qui est parfaitement en harmonie avec les conceptions roumaines sur la romanité de Dacie après la retraite effectuée par l'empereur Aurélien (p. 278): „Ce fut un coup décisif pour la Dobroudja, quand on la sépara de la Dacie. Le Danube devenait une frontière entre deux mondes ayant des tendances étrangères à l'esprit de ces régions. La contiguïté de la Dobroudja avec la Mésie Inférieure et la Thrace ne pouvait la dédommager d'avoir été arrachée à l'unité anthropogéographique Carpato-danubienne à laquelle elle appartenait. La conquête de la Dacie par Trajan avait eu, aux bouches du Danube, comme conséquence directe, cette splendide prospérité romaine, unique dans tout le passé de la Dobroudja. Les légions ayant quitté la Dacie et les Barbares s'étant interposés entre le Danube et les Carpates, c'était la décadence sans appel de cette prospérité." Les exagérations de M. Vulpe sont si évidentes qu'il n'est guère besoin d'y insister. Mais comme probablement M. Vulpe suppose, pareillement à tous les savants roumains d'ailleurs, que tout le monde devrait réétudier l'histoire romaine d'après les conceptions roumaines, nous nous permettrons encore une fois de rappeler que pendant la brève domination romaine en Dacie la Dobroudja n'a jamais été englobée dans cette province, pour la simple raison que cette région faisait sans interruption partie de la province romaine de Mésie Inférieure. Une fatalité très hostile aux historiens roumains faisait que la frontière de l'est de la province dacique s'arrêtât toujours sur l'Aluta (Olt) et c'est pourquoi l'annexion de la Dobroudja n'a pu s'accomplir que pendant les deux derniers siècles. Voilà ce que dit à ce sujet Brandis dans P. W. R. E. IV p. 1968: „Die römische Provinz Dacien wurde nicht in dem Umfange, wie ihn das Reich des Burebista oder Decebalus gehabt hatte, konstituiert; man beschränkte sie auf das Bergland Siebenbürgen und die kleine Walachei. Die Aluta bildete gegen Osten die Grenze der römischen Provinz." Et ce ne sont pas naturellement des affirmations fantaisistes ou des constructions savantes tirées par les cheveux, mais bien au contraire les résultats des recherches minutieuses des savants du rang de von Domaszewski ou de l'archéologue roumain Tocilescu. Qu'il nous soit permis de rappeler à M. Vulpe la situation réelle des contrées situées à l'est de l'Aluta c'est-à-dire de la région de la Grande Valachie d'aujourd'hui. Nous citerons de nouveau Brandis, *ibid.* p. 1969: „Die große Walachei, also östlich von der Aluta und südlich vom

Gebirge, gehörte nicht zur Provinz Dacien, wurde vielmehr zu dem niedermoesischen Militärkommando gerechnet und war der Hut der niedermoesischen zu Novae, Durostorum und Tuesmis stationierten Legionen anvertraut."

Même la façon dont M. Vulpe se figure les réformes administratives de l'empereur Dioclétien et plus spécialement la nouvelle délimitation des provinces, n'est pas dépourvue d'intérêt et de nouvelles „suggestions". Selon lui, par la promotion de la Scythie Mineure au rang de province, indépendante de la Moesia secunda, les Romains avaient reconnu son indépendance naturelle envers les autres régions balkaniques. En d'autres termes, il paraît bien que M. Vulpe s'imagine qu'il n'y a personne en Europe qui connaisse les vrais motifs et les véritables buts des réformes de Dioclétien sur tout le territoire de son vaste empire, ou que peut-être même l'auguste réformateur était dès lors persuadé, que la frontière la plus naturelle entre la Roumanie et la Bulgarie devrait passer sur la rive sèche de Batova. On devrait noter aussi la manière dont M. Vulpe conçoit les événements en rapport avec l'établissement des Bulgares et des Slaves en Dobroudja (p. 383): „Les Slaves avaient, par excellence, la mentalité rurale. Ils n'éprouvèrent nulle part le besoin de reconstruire par eux-même les villes ruinées. Les noms mêmes de ces villes se conservèrent en peu d'endroits, modifiés par le parler des nouveaux-venus comme dans le cas de Drâstor (Durostorum), Hârşova (Carsium), Oltina (Altina) etc." M. Vulpe reconnaît donc l'existence d'un élément slave dans la toponymie de Dobroudja, mais en même temps il veut de nouveau jouer l'habile et lui qui ne connaît sûrement du slave pas un mot, nous présente les interprétations suivantes (p. 384): „Certain éléments toponymiques slaves de la Dobroudja, qui n'ont aucun rapport avec les actuelles minorités bulgare et russe ou avec la toponymie romaine, pourraient remonter aux anciens Slaves établis dans cette province et maintenant disparus; tels seraient Prislava, Cernavoda, Vâlkov, Dunavât." C'est seulement en Roumanie, qu'un spécialiste en préhistoire peut se permettre tels excès dans le domaine des études slaves où il s'agit non seulement d'établir des particularités linguistiques, mais aussi a différenciation des diverses „couches" slaves.

Le livre de M. Vulpe s termine par un „Épilogue". On peut croire que c'est justement pour cet épilogue que le préhistorien roumain a composé son volumineux ouvrage plein d'hypothèse gratuites et de contradictions. Le but de cet épilogue est sans doute le même que celui de sa préhistoire et de son histoire ancienne de la Dobroudja. On veut persuader à tout prix le monde et surtout la multitude de ceux qui ne connaissent pas la vérité et les faits historiques, que la Dobroudja a depuis Trajan fait partie de la Dacie et qu'elle doit rester résolument romaine, c'est-à-dire roumaine.

Il est évident que c'est là un but purement politique qui n'a

rien à voir avec les préoccupations d'un vrai savant. On ne peut que regretter que, sous l'impulsion d'une thèse qu'il voulait prouver à tout prix, M. Vulpe nous a offert, au lieu d'une étude solide et nourrie de faits, une simple oeuvre de propagande.

Christo M. Danoff.

QUELQUES ÉDITIONS CRITIQUES DE CLASSIQUES ROUMAINS

En Roumanie les dernières années ont apporté un enrichissement imprévu de la documentation d'histoire littéraire. C'est surtout la Fondation „Charles II” qui, sous la sage direction du professeur M. A. Rossetti, ne cesse de faire paraître ses belles éditions critiques dont chacune nous révèle bien des détails jusqu'ici imparfaitement connus de l'histoire de l'esprit roumain. Dans ce qui suit, nous nous proposons de passer en revue quelques-unes des dernières publications, attachant une importance toute particulière aux contributions qu'elles ajoutent à la connaissance des relations intellectuelles hungaro-roumaines.

1. *N. Bălcescu: Opere*, p. p. G. Zane, 1940. I—II. — Un des hommes politiques roumains les plus remarquables du XIX^e siècle est sans doute Nicolas Bălcescu (1819—1852), auteur d'une histoire de Michel le Brave (Mihail Viteazul). La présente édition, munie d'une introduction assez détaillée et d'excellentes notes explicatives, nous montre l'intérêt qu'ont aussi les oeuvres mineures du même écrivain. On y trouve la brève esquisse qu'il a consacrée au régime des Phanariotes (*Români și Fanarioții*, I, p. 119 ss.), ses remarques sur la situation des ouvriers agricoles dans le voïvodats roumains (*Despre starea soțială a muncitorilor plugari în Principatele Române*, I, p. 185 ss.) et un mémoire fort important sur la „Question économique des Principautés Danubiennes” (II, p. 1. ss.). Le dernier, qui était destiné „à éclairer la Porte sur la situation véritable des Principautés”, contient „des vérités fort dures sur les boyards”, comme en témoigne entre autres, le passage suivant:

„D'où vient donc la résistance du boyard? Est-ce du sentiment réel d'un injustice commis à son égard? De son attachement au sol qu'on lui enlève? Non; le boyard ne connaît pas l'amour de la terre, car il en vit éloigné, il ne la cultive pas et la délaisse en friche. La terre, pour lui, est uniquement la prison où il enferme le paysan, pour l'exploiter par lui-même, par ses valets ou par ses fermiers. Ce n'est donc point pour avoir voulu lui enlever la terre qu'il hait la révolution; il la hait pour avoir voulu lui enlever le privilège de vivre oisif des sueurs du paysan. Pour sauver son droit à l'injustice, il a vendu l'indépendance de la patrie et abrité le monopole sous

les baïonnettes étrangères. *Le paysan est le capital du boyard!*" (II, p. 57.)

En lisant les passages analogues, qui sont pourtant dus à la plume d'un patriote roumain, on ne s'étonne plus des remarques semblables de Hauterive, de Vaillant et d'une série de voyageurs étrangers dont certains historiens modernes (comme p. ex. N. Iorga, cf. *Revue du Sud-Est Européen*, 1940, p. 87) ont beau voulu contester l'authenticité. — En outre, il convient de signaler aussi l'intéressant „Prospect pentru Magazinul Istoric" (1845) qui prouve jusqu'à l'évidence qu'au moment où Bălcescu pensait à publier, en collaboration avec A. T. Laurian, une revue d'histoire roumaine, il était déjà parfaitement convaincu de l'importance des chartes latines de Hongrie pour l'histoire de sa nation. Les cinq volumes du „Magazinul Istoric" qui ne tardèrent pas à paraître, témoignent, eux aussi, de ce vif intérêt: dans le t. II (p. 247) on rencontre la traduction roumaine de la charte de donation accordée, en 1247, par Béla IV, roi de Hongrie, aux Frères Hospitaliers de Saint-Jean. A propos de cette charte nous avons pu faire une constatation assez surprenante: la traduction roumaine, parue d'abord dans le „Magazinul Istoric" et reproduit dans la présente édition (I, p. 306—7), n'est pas autre chose qu'un extrait de la traduction qui avait été insérée dans la „Hronica" de Georges Şincai (éd. Iaşi, 1853, I, p. 270—3; d'après un acte conservé parmi les documents du Cte François Széchenyi: „Comes Franciscus Szétsenyi Diplomat. t. 2").¹ Voici une belle preuve du rayonnement d'outre-mont de l'historiographie roumaine transylvaine qui doit tant à l'influence fécondatrice de la science hongroise!² Il est encore à remarquer qu'aussi ces documents de Hongrie qui ont paru dans le t. III du „Magazinul Istoric", paraissent avoir été reproduits d'après Şincai. C'est également par l'intermédiaire de l'historien transylvain que Bălcescu doit avoir connu les travaux de Nicolas Istváffy (*Historia regni Ungariae*, 1724) et de Farkas Bethlen (*Historia de rebus transilvanicis*, 1783), qu'il cite parmi les sources de son étude sur l'armée roumaine (*Puterea armată şi arta militară*, I, p. 46).

2. A. Odobescu: *Opere Literare*, p. p. Scarlat Struţeanu, 1938. — La récente édition des oeuvres littéraires du fameux auteur du „Pseudo-Kinighetikos" (Faux Traité de Vénérie) apporte également quelques contributions au rayonnement de l'historiographie transylvaine

¹ Rappelons, à titre de curiosité, que le nom de *Lytvoi* y figure sous la forme corrompue de *Limoiu*. Sur la seule leçon correcte (rétablie d'après une photocopie de l'original) qui doit être désormais *Lytuoy* (au lieu du traditionnel *Lynioy*) cf. *Documenta Valachica*, p. 21.

² Pour les relations de la chronique de Şincai avec l'historiographie hongroise v. ma récente étude *L'influsso dell'umanesimo ungherese sul pensiero rumeno*, Budapest, 1940, chap. 3. (cf. ici même p.).

en Moldo-Valachie. En feuilletant les deux nouvelles historiques d'Odobescu, *Mihnea Voda cel Rău* et *Doamna Chiajna*, on est surpris par la fréquence des renvois à la chronique de Şincai que l'auteur roumain pouvait déjà consulter dans l'édition de Iaşi (1853).³ A propos du dernier chapitre de la première nouvelle, qui met en scène la conversion au catholicisme et l'assassinat de Mihnea à Nagyszeben-Sibiu, Odobescu cite „Nicolae Olahul, *Hungaria sive de originibus gentis...* et Mathias Bel, *Adparatus ad historiam Hungariae sive Collectio miscella monumentorum ineditorum...*, Posenii, 1735, p. 24 (p. 136) qui sont tout simplement des renvois empruntés à Şincai. Comme l'éditeur l'établit (p. 552), même les noms des Hongrois qui figurent dans cette nouvelle („Ion Agota de Sibiu", maire de Nagyszeben, et „Ioja de Şom", comte de Temesvár), proviennent de la chronique de Şincai (II, 114—5), quoique „A. Odobescu nu-l utilizează în notă". C'est encore Şincai que a signalé à Odobescu l'épithète de Mihnea (*Hronica*, II, p. 116), du au poète humaniste Jean Salius et reproduit en latin par Engel (II, p. 193). L'emploi de la documentation d'inspiration hongroise se reflète aussi dans les notes de „Doamna Chiajna", où il y a des renvois à Michael Sigler (*Chronologia Rerum Hungaricarum*), à Mathias Bél (*Adparatus*), à François Forgács, à Etienne Kátóna (*Historia critica*, II, p. 203), aux *Annales Siculici* etc. qui sont tous des auteurs et des ouvrages connus par l'intermédiaire de la chronique de Şincai (v. les notes d'Odobescu, p. 144—5). Comme on voit, Georges Şincai a contribué dans une mesure très considérable à la diffusion de l'historiographie hongroise dans les provinces subkarpathiques. Il serait désirable qu'on consacrat à son rôle de médiateur une étude exhaustive qui apporterait sans doute bien des précisions à l'histoire des relations hungaro-roumaines.

3. I. *Creangă: Opere*, p. p. G. T. Kirileanu, 1938; I. *Creangă: Poveşi; Amintiri*. „Ediție adevărată de George Pascu", 1939. (Biblioteca scriitorilor moldoveni, I—II). — Lorsqu'on aborde l'oeuvre du grand conteur moldave, les problèmes changent d'aspect. Depuis la thèse de M. Jean Boutière (*La vie et l'oeuvre de Ion Creangă*. Paris, 1930), cette figure singulière de la société „Junimea" passe pour l'auteur roumain le mieux étudié. A y regarder de près, on a envie de contester cette réputation, car, de tous côtés, il reste encore beaucoup à faire. Tout d'abord le texte. Les principes que les deux éditeurs modernes ont préconisés (Kirileanu, p. 343 ss., Pascu, I, p. VIII ss.), ne suffisent pas à expliquer dans tous les cas la leçon qu'ils adoptent et qu'ils préfèrent à une autre. Les détails de l'élaboration de leur texte sont d'ailleurs fort difficiles à suivre: seul Kirileanu indique dans ses notes des variantes (mais pas toutes, je crois), tandis que M. Pascu néglige souverainement ce soin philologique dont on ne peut que regretter l'ab-

³ Bălcescu doit avoir consulté le manuscrit même de Şincai qu'il avait pu trouver chez son ami A. T. Laurian, à qui est due aussi l'édition de Iaşi.

sence. Or, pourquoi lisons-nous *nevasta acestui sărac* chez Kirileanu (p. 25, ligne 7), et pourquoi, en vertu de quelle tradition, trouvons-nous *nevasta istui sărac* chez Pascu (I, p. 17; 7), c'est-à-dire une forme qui ne s'appuie ni sur le texte des „Convorbiri Literare”, ni sur celui de l'édition de Iași (à remarquer qu'un peu plus bas, ligne 17, même M. Pascu admet *casa acestui om!*)? Dans certains cas on peut établir que la forme choisie par M. Pascu est fondée directement sur le manuscrit de Creangă (p. ex. *spuind*, I, p. 13 : 18, au lieu de *spunând*, Kirileanu, p. 15 : 3 et p. 312, notes). Mais s'il en est ainsi, pourquoi M. Pascu n'admet-il pas aussi la forme *de-a mîncării* qui est la seule authentique émanant de Creangă (cf. Kirileanu, p. 312), tandis que ce *de-ale mîncărei* qu'on lit dans nos deux éditions modernes, n'est qu'une invention commune des deux éditeurs (l'édition de Iași porte *de-ale mîncărei*, et le texte des Convorbiri Literare présente *de-a mîncării*, conformément au texte autographe de l'auteur).

Ces quelques remarques suffisent, j'espère, à prouver qu'on est encore loin d'avoir une „édition définitive” des oeuvres de Creangă. Cette édition devrait d'ailleurs contenir aussi une introduction détaillée, embrassant aussi ces problèmes que M. Boutière avait à peine effleurés. Sous ce rapport nous pensons surtout à une étude plus approfondie des contes au point de vue de folklore comparé. M. Boutière a le mérite d'avoir renvoyé à certains parallèles qu'il a relevés dans les contes des Saxons de Transylvanie et dans un recueil, d'ailleurs très vieilli, des contes hongrois (E. Sklarek: Ungarische Volksmärchen. Leipzig, 1901; renvois à cet ouvrage chez Boutière pp. 91, 93, 123, 127, 133, etc.), mais ce sont là des indications très vagues qui mériteraient d'être précisées d'une façon scientifique. Chez Boutière on ne trouve d'ailleurs aucun renseignement sur la provenance géographique des contes hongrois qu'il a mis à contribution, mais il est *a priori* très probable qu'on devra comparer aux sujets et aux motifs de Creangă surtout les contes des Székelys transylvains et des Csángós de Moldavie. Un chercheur hongrois prématurément disparu, Árpád Bitay était convaincu de l'existence de certaines relations entre les „povești” de Creangă et le folklore hongrois, et il n'est guère exclu qu'on y puisse démontrer en effet davantage que ces analogies générales qui se retrouvent partout dans le domaine de la poésie populaire.

Un troisième problème dont l'importance doit être signalée dans ce compte-rendu sommaire, est celui qui s'attache au vocabulaire de Creangă. Outre ce „glosar” rédigé par l'auteur lui-même dont les explications ont dû être souvent rectifiées par M. Kirileanu (cf. son édition, p. 301 ss.), on trouve un petit glossaire dans la monographie de M. Boutière (avec traduction française) et un autre dans l'édition de M. Pascu. Ces deux glossaires, loin d'embrasser la même matière, se complètent plutôt mutuellement. Pour ne citer qu'un exemple, on a beau chercher chez M. Pascu le terme de *boia* qui a été glosé par

„teinture” dans le glossaire de M. Boutière. En outre, il y a toute une série de mots hongrois (*adălmaş, cătană, hălădui, hang*) qui, quoique recueillis par M. Boutière, ne figurent pas dans le recueil de M. Pascu. Il est facile de voir que tout cela n'est pas de nature à faciliter l'orientation du chercheur. Rappelons encore que sous *catrină* M. Pascu aurait pu mettre sur fiche une expression très plastique de Creangă: *are să 'nceapă a-i mirosi a catrină* „il commencera à courir le jupon” (p. 226). Tout compte fait, on attend la „vraie édition” de Creangă, avec une introduction exhaustive et un glossaire complet.

4. I. L. Caragiale: *Opere. IV. Notițe critice, literatură și versuri*. 1938; V. *Articole politice și cronici dramatice*, 1938; VI. *Teatru*, 1939, p. p. Șerban Cioculescu. — L'excellente édition intégrale des oeuvres de Caragiale, dont les premiers trois volumes (1930—2), avaient été dus aux soins du regretté Paul Zarifopol, vrai modèle de l'éditeur consciencieux, a été reprise per M. Cioculescu, un des meilleurs critiques littéraires de la Roumaine d'aujourd'hui. Dans ces trois nouveaux volumes il nous présente Caragiale comme journaliste et auteur de théâtre. Peu d'éditions complètes d'oeuvres classiques offrent une lecture aussi attrayante et aussi variée que ce recueil splendide des divers petits écrits de Caragiale qui est un miroir fidèle de la société roumaine au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Signalons, dans cette richesse inouïe de faits et d'observations spirituelles, l'*Introducere* du t. IV, qui traite des formes exagérées de l'esprit critique en Roumanie, l'article *Noi și biserica* (IV, p. 80 ss.) qui jette un jour nouveau sur les racines de l'irréligion des Roumains (phénomène généralement répandu chez les Orthodoxes des Balkans),⁴ les croquis *Rromânul, Rromâna* et *Savantul* (IV, p. 99 ss.), ces excellentes contributions à l'étude du caractère roumain, une conversation fort intéressante avec Dobrogeanu-Gherea (IV, p. 223), quelques remarques acerbes sur l'inexistence du théâtre roumain (V, p. 248 ss.), les poèmes satiriques *Ruga spiritistului* (V, p. 317—8, contre Hasdeu) et *Amiază maură* (IV, p. 321, contre Macedonski), etc. Plusieurs articles ont trait aux relations politiques hungaro-roumaines (p. ex. *Situație penibilă*, IV, p. 148 ss. à propos de l'arrestation de O. Goga; *Culisele chestiunii naționale*, V, p. 46 ss., sur le procès du Memorandum) et on rencontre aussi une analyse curieuse du caractère hongrois (*Meteahna*, IV, p. 183 ss.) qui, dans une certaine mesure, fait suite aux observations analogues de I. Slavici dans son étude *Despre Maghiari* (Convorbiri Literare, 1871).⁵ Rappelons, pour terminer, que dans la „revista istorică

⁴ Cf. L. Gáldi, *Une opinion française sur la Péninsule balkanique*: Nouvelle Revue de Hongrie, avril 1940, p. 323.

⁵ Pour cette étude revue par Eminescu v. AECO. V, p. 342 et A. Eckhardt, *A magyarság külföldi arcképe* (Le portrait du Hongrois à l'étranger), dans l'ouvrage collectif *Mi a magyar?* (Qu'est-ce que le Hongrois?), Budapest, 1939, p. 110—111, 135.

natională" intitulée „100 de ani" nous avons découvert avec surprise quelques poèmes de ce Scipione Bădescu qui, après avoir traduit en hongrois des poésies d'Alexandri, était un des premiers traducteurs roumains de Petőfi.⁶

Ladislav Gáldi.

A. P. TODOR: *Eminescu în literatura maghiară*. Convorbiri Literare, 1939, pp. 1153—1232.

L'auteur qui, il a neuf ans, a déjà jeté un rapide coup d'oeil sur les traductions hongroises des oeuvres littéraires roumaines (*Traduceri din literatura română în ungurește*. Bucarest, 1931) et qui, depuis, est resté un ami sincère du rapprochement intellectuel entre les deux nations voisines, s'occupe, cette fois, dans l'Album commémoratif des Convorbiri Literare, dû aux soins du nouveau directeur de la revue, M. I. E. Torouțiu, de l'écho d'Eminescu dans la littérature hongroise. Ayant fouillé une foule de revues hongroises, il tient compte non seulement des traductions — dont il publie quelques échantillons bien choisis — mais aussi des études critiques qui ont été consacrées à l'oeuvre du grand poète roumain. Cette riche moisson de faits, recueillie dans une liste approximativement complète de toutes les traductions hongroises des poèmes d'Eminescu,¹ est présentée avec une méthode rigoureuse qui, même au point de vue de l'histoire littéraire hongroise, peut passer pour exemplaire. De fait, fort peu nombreux sont les poètes étrangers dont les traductions hongroises aient été étudiées d'une façon aussi systématique. En plus, M. Todor ne se borne pas à grouper et à résumer les opinions des littérateurs hongrois sur Eminescu, mais, en bon connaisseur de la langue et de la vie littéraire hongroise, il va jusqu'à apprécier les traductions au point de vue esthétique, et il faut avouer avec joie que ses jugements sont toujours justes et absolument objectifs. Son mérite spécial consiste en ce que qu'il ne se laisse jamais éblouir par ces beautés clinquantes de la versification qui, dans la plupart des cas, ne servent qu'à masquer un détachement clandestin du sens profond de l'original (cf. son opinion sur les traductions de M. Fekete, p. 1194). Dans les notes il lance quelques idées intéressantes comme p. ex. celle de faire un parallèle entre les „Epigonii" d'Emi-

⁶ Sur Bădescu cf. aussi AECO. V. p. 347—8.

¹ M. Todor a entendu parler des traductions de M. Louis Aprily sans pourtant les retrouver (p. 1197). Précisons qu'à ce poète distingué est due une très poétique traduction hongroise de „Luceafărul", parue dans l'Annuaire des journalistes hongrois de Transylvanie (1926). Ajoutons, en outre, mon étude récente: *Kölcsey és Eminescu sztoicizmus* (Le stoïcisme de Kölcsey et d'Eminescu), Apollo, (1940), pp. 72—7, où l'on trouve aussi une traduction nouvelle de „Glosă".

nescu et l'ode „A magyarokhoz” (Aux Hongrois) de Berzsenyi. Il est pourtant certain que ces critiques d'inspiration patriotique de la bassesse des temps modernes — critiques qui vont d'ailleurs de pair avec l'exaltation du passé — résultent d'une attitude romantique assez répandue dont il serait utile de retracer la carrière européenne. On la retrouve, entre autres, en Italie, dans l'ode *Ad Angelo Mai* de Leopardi, dans les élégies romaines du poète néo-grec, Alexandros Soutzos, et chez les Roumains, le *Ciasornicul îndreptat* de Iancu Văcărescu fait déjà preuve d'une conception analogue. Rappelons enfin les excellentes notes qui renseignement bien le lecteur roumain sur les grandes figures de notre littérature.²

Ladislav Gáldi.

OSZK
Országos Széchényi Könyvtár

² Sous ce rapport il convient de signaler aussi une autre belle étude de M. Todor qui traite de la fortune littéraire d'André Ady chez les Roumains (*Poetul Andrei Ady*. Convorbiri Literare, 1940, p. 1813 ss. avec une bibliographie de toutes les traductions roumaines des poèmes d'Ady).